

Mémoires de Camille Raux, évacué prisonnier de guerre pendant la Grande Guerre du 26 septembre 1914 au 23 janvier 1915

C'est au pied des monts Voiron dans l'hôtel du Progrès à Bons-Saint-Didier (Haute-Savoie) que je vais essayer de retracer aussi fidèlement que possible, quoique succinctement et sans date fixe, les diverses péripéties de cette guerre sans fin où le hasard des événements m'a transporté sur le sol si hospitalier de la Savoie.

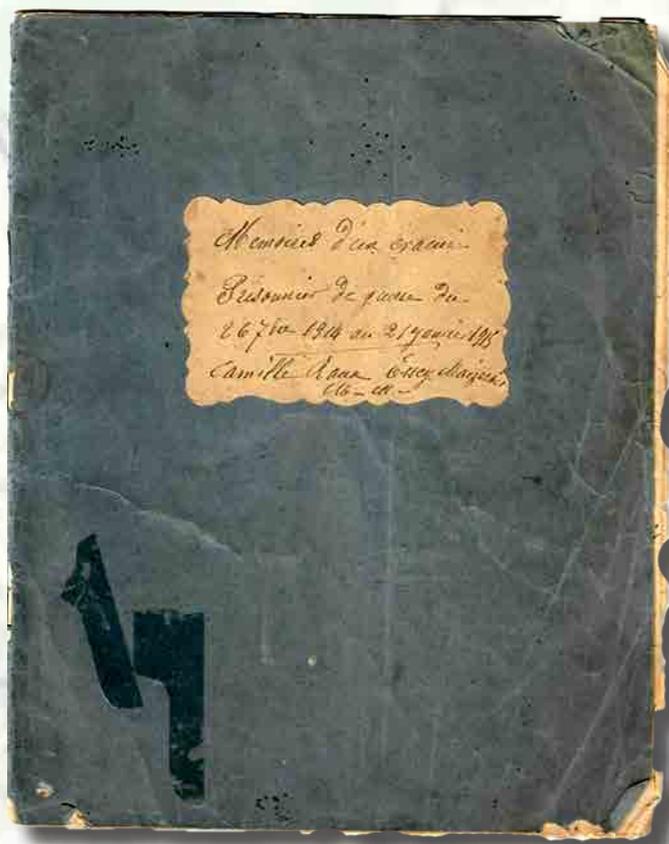
PRÉMIÈRES DE LA GUERRE

15 août 1914

J'avais 11 ans quand la guerre de 1870 éclata et je me figurais que celle-ci se passerait de la même façon, mais quelle différence ! Le 15 août dans la matinée, je me trouvais dans notre grenier en train de ranger du blé que nous avions rentré la veille quand Fernand vint me dire qu'on venait de voir passer une patrouille allemande du côté de Grandsard et du côté des bois de Raté. Ils pouvaient être, au dire de ceux qui les avaient vus, une vingtaine de cavaliers lance au poing¹. Cela me semble si extraordinaire que je ne voulus pas y croire². Mais c'était bien réel car, dans l'après-midi, des chasseurs français³ qui se trouvaient logés à Pannes repassèrent avec un soldat allemand prisonnier que l'on regardait avec curiosité car on ne croyait pas en voir. Les soldats français, que nous avons logés, nous assuraient tous que nous ne devions pas en voir, qu'ils allaient rentrer en Prusse et qu'ils devaient aller jusqu'à Berlin⁴. Mais quelle différence, c'était chez nous que devait avoir lieu le théâtre de la guerre. Les troupes françaises qui se trouvaient à la frontière reculèrent sous les forts de la Meuse les laissant arriver jusqu'à notre village. Ce ne fut donc qu'à partir d'Essey qu'ils commencèrent de se battre.

12 septembre 1914

Ce fut le 12 septembre à neuf heures du soir que nous eûmes à loger les premiers soldats⁵. Sur le soir de ce même jour, l'appariteur annonça que tous les habitants devaient laisser portes, fenêtres et granges ouvertes. À neuf heures arrivèrent deux régiments de cavalerie pour loger, aussi toutes les granges et les



Le cahier d'écolier sur lequel Camille Raux a écrit ses mémoires d'évacué.

écuries furent donc pleines de chevaux. Chez nous, à la rue Haute, nous avons une douzaine de chevaux à loger et à nourrir car ils prenaient le foin sur le grenier pour leur donner dans notre maison de la rue Bas. Je n'ai jamais su le nombre qu'il y en eut car j'avais peur d'eux. Nous les eûmes pendant quatre jours et toujours les mêmes, ils partaient le matin dans les pays de Haut et rentraient le soir pour retrouver leur logement. Les hommes prenaient le café le matin que ma femme leur faisait et, le soir, elle leur faisait cuire des pommes de terre et des foies, du café quand il y en avait.

1. Il s'agit vraisemblablement d'une unité de Uhlans. De nombreuses patrouilles de cavalerie allemande ont lieu sur cette partie du front.

2. Pourtant Pannes n'est situé qu'à une vingtaine de kilomètres de la nouvelle frontière allemande héritée de la défaite de 1870.

3. Ces chasseurs appartiennent à la 40^e division de Saint-Mihiel et couvrent la région comprise entre Pont-à-Mousson et Xammes.

4. N'oublions pas que, dans l'esprit des combattants des deux camps, la guerre ne doit durer que quelques mois et chacun doit être de retour

dans son foyer pour Noël 1914.

5. À cette date, la 33^e division allemande de réserve, stationnée à Metz, qui avait pour objectif de protéger le flanc gauche de l'attaque sur la trouée de Spada et de participer à une offensive en direction de Nancy via la vallée de la Moselle pour soutenir les combats du Grand Couronné, bat en retraite du fait de l'échec de ces deux offensives et concentre ses troupes dans le secteur de Thiaucourt.

17 septembre 1914

La cinquième journée, ils battirent en retraite jusqu'à derrière les bois de Beney et nous revîmes les soldats français. Mais ce ne devait pas être pour longtemps⁶. Le lendemain, quand les Allemands se furent retirés, arriva un escadron de dragons du 12^e⁷ ; aussi le pays était dans la joie. Les habitants leur portèrent à boire, moi je leur portais deux bouteilles de bons vins devant chez Mangenot car c'est là qu'ils firent halte et ils nous donnèrent du tabac qui nous fit bien plaisir car les Allemands nous avaient pris celui qui était chez le buraliste et, sur le soir, les dragons reçurent l'ordre d'aller loger à Pannes. Ils y restèrent deux jours de suite avec une compagnie de chasseurs à pied. Le troisième jour, à la nuit, les dragons vinrent loger à Essey et ce fut dans notre quartier qu'ils furent cantonnés ; les sous-officiers vinrent souper chez nous et je pus causer de la guerre avec eux car ils avaient déjà été en Alsace et aussi du côté de Lunéville ; aussi avaient-ils de quoi à raconter.

J'oubliais de dire que nous avions fait partir Fernand⁸ du côté des Français avant que les Allemands fussent dans le pays. Avec plusieurs jeunes garçons du village, ils allèrent jusque Vignot. Quand il apprit que les soldats français étaient rentrés au pays, il revint voir ce que nous étions devenus. Il nous rapporta du pain et du café car il avait entendu dire que nous manquions de tout. Le lendemain, qui était un dimanche, les chasseurs à pied qui étaient à Pannes repassèrent chez nous en se sauvant le plus vite qu'ils pouvaient en criant « sauve qui peut » car les Allemands bombardaient Pannes pour les déloger⁹ ; aussi il y eut plusieurs personnes tuées.

Vers midi, une grande partie des habitants de Pannes passèrent chez nous en se sauvant et en emmenant leur bétail. Ils étaient dans la désolation de voir revenir les ennemis, une partie de ceux d'Essey en firent autant qu'eux. Quant à nous, nous ne voulûmes pas quitter notre maison, croyant conserver ce que nous avions.

Dans la nuit du dimanche au lundi, les Allemands rentrèrent à Essey. Une partie du village eut à loger des soldats, la rue Haute, pour une fois, en fut quitte mais il n'en fut pas de même des jours suivants car, le lendemain, il nous arriva de la cavalerie et de l'infanterie

bavaroise ; de ceux-là, nous nous en rappellerons car, dans le pays, on les appela les barbares et ils n'avaient pas volé ce nom.

Les premiers que nous logeâmes ne nous firent point trop de mal ; on leur donna ce qu'ils demandaient aussi, ils ne cherchèrent point à piller. Ce fut à partir de leur retour que l'on commença à se battre dans le pays et les environs¹⁰. Plusieurs fois, les habitants eurent à se mettre dans les caves par peur du bombardement aussi, on n'osait plus sortir de chez soi, si ce n'est quand on était commandé pour les corvées¹¹ car il fallait enterrer leurs morts et les chevaux. Cela dura toute la semaine jusqu'au samedi jour où on nous emmena.

Aussitôt la guerre déclarée, les gens du pays commencèrent par cacher tout ce qu'ils pouvaient. Pour nous, nous cachâmes, dans plusieurs endroits, du linge, de la literie et nos papiers. Avec Fernand, nous creusâmes un trou dans notre jardin et nous y mîmes environ quatre cents bouteilles de bon vin, notre plus vieux et notre meilleur 80 et 93, le restant, nous le cachâmes un peu partout ainsi que l'eau de vie.

Pour les récoltes, nous avons tout rentré, blés et avoines, j'avais déjà commencé les regains. On ne devait pas tarder à arracher les pommes de terre, les raisins marchaient pas mal car il y en avait passablement et le vin aurait été d'une bonne moyenne, mais nous n'avons pas eu l'honneur de goûter les raisins. Nous avons donc été la semaine avec les Allemands.

26 septembre 1914 départ d'Essey

Quand, le samedi vers trois heures de l'après-midi, j'étais en train de boire une bouteille de bon vin avec un pasteur protestant qui était logé chez nous, un gendarme prussien entra nous disant qu'il fallait sortir pour aller à l'église. Nous vîmes en même temps tous les gens de la rue qui descendaient, il y en avait même qui étaient trainés par des soldats car ils prenaient maison par maison pour emmener les habitants. Nous partîmes, nous deux ma femme, croyant que l'on nous conduisait à l'endroit que l'on nous avait indiqué pour quelques heures, mais au lieu d'aller à l'église, ce fut dans le parc du château que l'on nous conduisit. Plusieurs d'entre nous avaient emporté, l'un une bouteille de vin, l'autre

6. À partir du 14 septembre, de nombreuses escarmouches opposent les troupes allemandes à la 2^e Division de Cavalerie. Les Allemands, suite à leurs derniers échecs, sont moins offensifs sur cette partie du front et refluent sur une ligne de défense Thiau-court-Prény-Vandières.

7. Il s'agit du 12^e régiment de dragon qui était basé à Pont-à-Mousson et qui comportait, dans ses rangs, le lieutenant de Lattre de Tassigny qui fut blessé le 14 septembre dans le secteur de l'auberge Saint-Pierre lors d'un engagement contre des cavaliers bavarois.

8. Fernand est le fils du narrateur.

9. À partir du 19 septembre 1914, les Allemands lancent leur seconde offensive en direction des Hauts-de-Meuse, profitant du renfort du

III^e corps bavarois assisté d'une division de cavalerie bavaroise et d'artillerie lourde.

10. Du 20 au 25 septembre, s'engagent les combats autour des villages de Flirey, Limey, Mamey et Lironville impliquant les troupes françaises de la 73^e division de réserve appuyées par la brigade active de Toul.

11. Les troupes allemandes vont, sur l'ensemble des territoires occupés, employer de la main d'œuvre civile en opposition avec les conventions internationales de la Haye de 1907, qui interdit à une puissance occupante d'utiliser la population à des tâches contre son propre pays.

une fiole d'eau de vie, mais les soldats prirent tout pour eux.

Quand nous fûmes ramassés, Fernand était au cimetière en train d'enterrer des Allemands avec plusieurs habitants du pays, mais ils furent pris et emmenés avec nous. Ceux qui ne pouvaient marcher furent emmenés sur des brouettes. Enfin le curé d'Euvezin qui avait été pris dans les champs fut ramassé comme nous et conduit au château. Nous y restâmes jusqu'à la nuit et, de là, on nous conduisit dans la salle de danse chez Mangenot. Ceux qui ne trouvèrent pas de place en haut restèrent en bas dans les écuries gardées par des soldats. Nous étions de plusieurs villages, une grande partie des hommes de Saint-Baussant et quelques-uns de Seicheprey.

Le temps que nous étions là, on prit une demi-douzaine d'hommes d'Essey, Fernand était du nombre, pour aller tirer deux raies de charrue autour du village car les Allemands prétendaient qu'il y avait un téléphone de caché pour renseigner les soldats français, car il faut dire que les nôtres démolissaient leur artillerie au fur et à mesure qu'ils postaient leurs pièces¹².

Le temps que nous fûmes là, quelques femmes obtinrent la permission de retourner chez elles pour prendre quelques effets, mais elles furent accompagnées d'un soldat car le bruit s'était répandu parmi nous qu'on allait nous conduire dans un autre pays et c'était bien vrai car, vers dix heures du soir, on nous fit descendre. En bas, il y avait plusieurs voitures de prêtées, on y fit monter les femmes et les enfants. Nous, nous devons marcher ainsi que toutes les personnes valides, la grand-mère voulait partir avec nous, nous disant qu'elle pouvait marcher et qu'elle ne voulait pas nous abandonner, mais les Allemands ne le prétendirent pas ainsi car il n'y eut pas de voitures pour tout le monde et tous ceux des vieillards qui ne trouvèrent pas de place sur les voitures rentrèrent donc chez Mangenot. Quant aux autres, on les emmena sur deux rangs, il pouvait être onze heures, nous marchâmes entre deux rangs de soldats.

On nous conduisit ainsi jusqu'à Rembercourt où nous devons rester depuis le 26 septembre jusqu'au 10 janvier. En arrivant dans le pays, on nous déposa dans une auberge ; il pouvait être quatre heures du matin, là on nous abandonna, c'était à nous de nous débrouiller comme nous pouvions. Avant de nous quitter, un officier allemand nous dit que nous ne devons plus revoir notre village car, quand nous le quittâmes, les Français le bombardaient pour déloger les Allemands et cela devait durer longtemps car quand j'écris ces lignes, c'est toujours la même chose¹³.

Nous étions environ deux cent cinquante à loger dans ce petit village, les gens du pays firent comme ils purent pour nous caser. Plusieurs familles furent logées dans la même maison. Quant à nous, on nous mit trois familles dans la même maison, il y avait la famille Menin, Masson et nous. Les personnes chez qui nous restâmes étaient parties du côté des Français, c'étaient des personnes très bien, car la maison était vaste et bien meublée ; elle était gardée par une femme du pays nommée Linel. Elle nous accueillit très bien et mit toute la maison à notre disposition.

Une partie des gens d'Essey ne trouva pas à se loger dans le village et alla dans un pays voisin qui se nomme Waville ; ils étaient une trentaine environ. Avant de nous quitter, les Allemands nous dirent qu'il était défendu, sous peine de mort, de retourner en arrière, qu'il nous sera donné des laissez-passer pour aller aux provisions dans les villages en avant de Rembercourt, mais cela ne devait pas durer car après quelques semaines il nous fut défendu de sortir du pays.

Le lendemain de notre arrivée, deux hommes de notre village, croyant être plus malins que les autres, retournèrent, par des chemins détournés, à Essey, mais ils furent pris par des patrouilles allemandes qui les emmenèrent au général qui les fit enfermer dans l'église. On les mit dans le chœur, un de chaque côté avec défense de causer entre eux.

Les personnes qui ne purent trouver place sur les voitures et qu'on a fait rentrer chez Mangenot y restèrent quinze jours et, de là, on les emmena aussi à l'église avec les femmes de Saint-Baussant et de Lahayville. Ceux de Maizerais y furent conduits aussi, ils y restèrent jusqu'au 25 octobre et, de là, les Allemands les menèrent sur leurs voitures avec nous à Rembercourt. Les hommes restèrent à Essey, toujours enfermés, les plus valides faisaient les corvées dans les rues du village.

Après que les femmes furent parties, on les logea dans la salle de danse de Messein gardée par un poste allemand. Quand nous furent partis, ceux qui restaient furent nourris par les Allemands et comme eux aussi, beaucoup ne purent se mettre à manger de leur pain noir et aussi il y en eut beaucoup pour mourir. Ceux qui restèrent, les plus forts, contractèrent des maladies, principalement le typhus, la grand-mère fut du nombre ; de coucher sur la paille pourrie, ils eurent des poux. Ils étaient dans un état pitoyable quand ils vinrent nous retrouver. La grand-mère était de ceux qui avaient le plus souffert de la nourriture et du mauvais logement qu'ils trouvaient sur la paille, elle se plaignit aussi de la fumée du tabac des soldats, car, comme je viens de le dire, il y avait un poste nuit et jour au bas du chœur. On

12. L'espionnage est la phobie des troupes en campagne et de nombreux civils seront arrêtés pour suspicion de fournir des informations à l'adversaire.

13. Environ 80% du village sera détruit durant le conflit par l'artillerie française qui sait qu'il est en grande partie évacué et qu'il sert de cantonnement aux troupes allemandes.

enferma aussi, dans les petits autels, les propriétaires du château : l'homme d'un côté et la femme de l'autre, avec défense de se causer et, quand ils avaient une commission à faire, ils étaient accompagnés d'un soldat. Quand il faisait beau, ceux qui étaient dans la nef avaient le droit de se mettre au soleil sur les escaliers devant la porte de l'église, mais toujours gardés par des soldats de peur qu'ils ne retournent chez eux car c'était défendu. Ceux du chœur n'eurent pas cette faveur.

Pour nous qui étions arrivés les premiers à Rembercourt, on nous donna une livre de pain par personne et par jour ; on nous donna aussi de la viande de porc. Cela dura environ un mois. Je ne sais pas qui paiera cela mais nous payâmes le sucre et le café dont nous avons besoin. Après cela, il nous fallut vivre sur notre argent jusqu'au jour où nous partîmes en Allemagne.

Pendant notre séjour à Rembercourt, nous fîmes la vendange et arrachâmes les pommes de terre pour la femme qui était là, pour garder la maison où nous étions. Nous allâmes aussi arracher les pommes à Saint-Julien chez Madame Rollet. Fernand lui était chez un nommé Begraud ; il y resta trois semaines et pour rien car, quand il quitta son patron, l'autre ne voulut rien lui donner. Nous allâmes aussi au bois sur notre dos quand nous n'étions pas occupés à la corvée des rues et aussi au bois pour cuire le pain des gens du pays et le nôtre.

Quand on amena les femmes qui avaient été enfermées dans l'église, nous logeâmes ma mère avec nous, mais ce fut contre le gré des personnes qui étaient logées avec nous car elle était remplie de vermines et malade. Nous la soignâmes du mieux que nous pûmes, mais on ne put la guérir ; elle avait trop souffert le temps qu'elle avait été enfermée dans l'église d'Essey. Elle mourut le vingt-et-un novembre à cinq heures du matin. Elle ne fut pas la seule car il en mourut au moins une vingtaine à Rembercourt.

Nous restâmes dans ce pays jusqu'au 10 janvier 1915 pour partir pour l'Allemagne. Tout le temps que nous restâmes dans ce village, il y eut des Allemands pour loger avec nous, il y en avait de bons et aussi de mauvais. Il y en avait un surtout qui était très comme il faut. Chaque fois qu'il recevait quelque chose de chez lui, il partageait avec nous, soit chocolat et gâteaux, jusque des cigares, mais il n'y en avait guère pour lui ressembler.

Il ne se passait pas de jours que nous entendions le canon du côté de chez nous, nous espérions toujours pouvoir être délivrés par des soldats français, mais c'était en vain car, quand j'écris ces quelques lignes, nous voyons toujours par les journaux qu'ils sont à la même place¹⁴.

Beaucoup de réfugiés d'Essey eurent à se plaindre des habitants de Rembercourt, surtout du maire, un nommé Robert qui chercha bien des fois à se débarrasser de nous car, quand les Allemands nous emmenèrent, il fut dans la joie d'être débarrassé de notre présence.

10 Janvier 1915 à 13 heures, départ de Rembercourt-sur-Mad vers l'Allemagne

Ce fut donc le 10 janvier, à une heure de l'après-midi, qu'on nous prévint qu'on allait nous faire partir sur leurs voitures. Il y en avait vingt-huit sur lesquelles nous prîrent place. Tout le long du chemin, nous eûmes la grande pluie, si bien qu'en arrivant à Novéant nous étions trempés. Il faisait nuit quand nous arrivâmes, on nous déposa à la gare ; là on nous donna du pain, de la confiture et de la soupe. On nous fit monter en wagons avec ceux de Thiaucourt et de Pagny ; nous étions un train complet quand tout le monde eut pris place. De Novéant, nous partîmes pour Metz où se trouve une gare magnifique.

De là, nous faisons halte à Forbach. Là une distribution de pain blanc, de café, de sucre et de fromage. Nous voici à Sarrebrück dans la vieille Prusse. Nous arrivons à Zweibrücken au point du jour, nous nous arrêtons ici pendant une heure pendant laquelle on nous distribua des vivres tels que pain, fromage et saucisson. Là, nous sommes en Bavière, le pays est assez curieux. Nous marchons toujours, il est près de neuf heures du matin quand nous nous arrêtons. On nous annonce Landau dans le Palatinat. Ce n'était pas ce que les Allemands nous avaient promis, ils nous avaient dit, en quittant Rembercourt, qu'ils allaient nous conduire en Suisse, et de là qu'on nous déposerait en France.

Au lieu de cela, on nous fit descendre dans la plaine et on nous montra le camp que nous devions habiter onze jours. C'étaient des baraques en planche, les unes à côté des autres, il y en avait douze, espacées les unes des autres de dix mètres environ, tout autour se trouvaient des poteaux de deux mètres de haut avec sept rangées de ronces en fil de fer ; il n'y avait pas moyen de se sauver. Il y avait aussi des sentinelles de distance en distance pour nous garder.

Dans la première baraque se trouvaient le poste, l'infirmerie, la salle de visite, le logement du commandant, et aussi la cantine. On fit entrer les hommes dans la deuxième car les femmes ne devaient pas loger avec les hommes ; mais la mienne ne voulut pas se séparer de moi car en ce moment j'étais bien malade. Il y avait déjà six semaines que je l'étais quand nous partîmes de Rembercourt à Landau. Je fus soigné par un major allemand et une sœur infirmière ; j'allais aussi à la visite ; je fus assez bien soigné par eux.

14. Il est fort à parier que le bruit du canon entendu est celui des combats quotidiens qui se déroulent dans le secteur du Bois-le-Prêtre.

Les Allemands, perdant du terrain, ne vont bien entendu pas en faire état dans la presse pour des questions de propagande.

Le lendemain, il en arriva d'autres, ce qui fit que nous étions de dix-huit cents à deux mille émigrés dans le camp. Nous occupions neuf baraques, elles contenaient environ deux cent cinquante paillasses chacune, personne avant nous n'y était encore resté ; ce fut nous les premiers. Le lendemain de notre arrivée, on laissa les femmes avec leur mari, ça fait qu'on se remit par famille, nous restâmes ainsi tous les trois. Les célibataires, tous les hommes qui n'avaient pas de femme avec eux, furent envoyés dans une baraque à part.

En arrivant à Landau, Charles Richard mourut, ainsi que Gabrielle Royer qu'on avait opéré. Nous avons laissé trois personnes d'Essey. J'oubliais de nommer la mère, Marie Barré.

La nourriture était assez bonne, nous avions le café le matin ; il est vrai qu'il n'était pas trop fort ni sucré mais il était chaud, c'était déjà quelque chose ; à midi nous avions de la soupe avec des légumes et une portion de viande, le soir encore du café avec du fromage et, quelque fois, de la saucisse. Mais le plus ennuyeux, c'était d'aller chercher cela aux cuisines car on était plusieurs centaines à chaque porte à se bousculer ; c'était à savoir qui entrerait le premier. Les femmes avaient la préférence pour aller chercher nos provisions. On nous avait donné des cruches et chacun avait sa gamelle. Il y avait aussi une distribution de pain noir ; c'était Fernand qui se chargeait d'aller aux provisions.

Dans chaque baraquement, se trouvaient deux fourneaux chauffés toute la journée et une partie de la nuit car le charbon ne manquait pas dans le pays. Pour couchage, nous avions une paillasse et deux couvertures par personne. Dans chaque baraque on avait nommé quatre chefs de chambre ; on leur fit prendre notre état civil et notre âge. Nous nous demandions pourquoi cette mesure, mais nous devions l'apprendre plus tard, chacun donna donc son âge exact, ne se méfiant de rien, il n'y en eut qu'un qui se fit passer pour plus vieux qu'il n'était ; celui-là fut plus malin que les autres, c'était Popu.

Le 21 janvier 1915, départ de Landau vers Villingen

La veille de partir, dans la soirée, le commandant réunit les hommes par chambrée et on nous passa en revue, tous ceux de quinze à soixante ans qui n'étaient pas estropiés et qui n'avaient rien à refaire, furent marqués au crayon rouge, nous fumes parqués nous deux avec Fernand. Après la revue, qui avait duré à peine une demi-heure par baraque, Fernand demanda au commandant de me laisser partir car il n'avait pas de raison de le retenir puisqu'il n'avait que quinze ans et que ce n'était qu'à partir de dix-sept qu'on devait prendre les jeunes hommes, aussi le commandant acquiesça à sa demande et me marqua au crayon noir car ceux qui devaient partir étaient marqués au rouge.

Beaucoup de ceux qui furent marqués au rouge

demandèrent au commandant de passer une visite du major, disant qu'ils avaient été réformés et qu'ils y avaient été pour infirmité, aussi leur promit-il, le lendemain matin, qu'il serait fait selon leur demande. Beaucoup de ceux qui furent marqués pour partir ne dormirent guère de la nuit. Quant à Fernand, il vint tout joyeux nous apprendre ce qu'il avait fait pour moi car, disait-il, ça ne lui faisait rien de rester pourvu qu'on me renvoie.

Le lendemain, un sous-officier vint avec une liste nommer tous ceux qui devaient rester ; ils furent envoyés dans une baraque à part et gardés par des sentinelles. Quant à la visite du médecin, elle n'eut pas lieu, ceux qui avaient encore un peu d'espoir furent déçus.

Vers une heure de l'après-midi, on donna des ordres pour partir. Des voitures vinrent prendre les bagages et les personnes qui ne pouvaient se rendre à la gare. On était environ deux mille pour prendre le train, aussi on en fit deux car tout le monde ne put monter dans le même, nous avons laissé environ deux cents hommes au camp ; rien que de notre village, il y en avait vingt.

L'embarquement de tout le monde dura au moins deux heures car il fallait charger les impotents et les vieillards ; nous étions restés pendant ce temps les pieds dans la neige ; nous étions sortis des baraquements à une heure et ce n'était qu'à quatre heures que le train se mit en marche pour partir, aussi il faisait déjà nuit quand nous quittâmes Landau.

Les premières stations que nous rencontrons sont Winden et Kandel qu'on dit être dans le duché de Bade, après ce fut la gare de Wörth, là nous passons le Rhin, très lentement sur un pont de bateaux, c'est ici que les Badois commencèrent à nous insulter et, dans plusieurs endroits, ils en firent autant, les enfants du pays étaient conduits par les maîtres d'école qui les excitaient contre nous.

Nous arrivons à Karlsruhe. Par les illuminations que nous apercevons, on voit que ça doit être une grande ville, la gare d'ailleurs est d'une grande beauté. Entre Karlsruhe et Rastatt, on nous donna du café et du pain et du fromage, c'était le dernier repas que nous devions prendre en Allemagne.

Après Rastatt, Appenweir et Offenburg que nous traversons, nous arrivons à Hausach, pays montagneux. De Hausach à Villingen et Coldingen nous comptons trente-deux tunnels, Coldingen est la dernière gare ; là nos gardiens nous quittent car nous allons entrer sur le territoire Suisse.

Le 22 janvier 1915 arrivée à Schaffhausen à 8 h 00

Nous avons quitté Landau le vingt-et-un au soir et nous arrivons le vingt-deux janvier au matin à Schaffhausen, première ville Suisse. Là tout le monde descend, il était huit heures ; aussitôt sortis de la gare, on nous conduisit déjeuner dans un hôtel assez éloigné,

là on nous donna du tabac, des cigares et du chocolat. On se croit déjà en France tellement on est bien reçu par la population, la ville est très jolie. Dans notre train monte une jeune fille du pays qui doit nous accompagner jusque Genève ; elle nous renseigne dans les endroits où nous passons. Entre Schaffhausen et Bülach, on nous signale la chute du Rhin. C'est très curieux à voir le fleuve tomber d'une grande hauteur avec un grand bruit. Dans ce pays, on trouve un grand nombre de chalets plus beaux les uns que les autres, aussi ce n'est pas étonnant qu'un grand nombre de curieux se rendent dans le pays pour le visiter, c'est ici que commencent les montagnes ; il y en a de grande hauteur.

Vers midi nous arrivons à Zurich, ville d'une population de deux cent cinquante mille âmes, les usines et les manufactures y sont nombreuses. À la gare, un repas nous est servi par les membres de la Croix-Rouge. Pendant que nous sommes à table, des personnes charitables nous distribuent du linge, des vêtements et du tabac.

**Le 22 janvier 1915, départ de Zurich
à 13 h 00, arrivée à Genève à 19 h 00 (le 23)**

Il est une heure de l'après-midi quand nous reprenons le train pour Genève ; nous traversons Baden, Aarau et, après avoir parcouru un long tunnel, nous arrivons à Däniken, Olten, Zollikoffen et Berne, capitale de la Suisse. Ici, pendant l'arrêt, on nous distribue encore quelques vivres, ensuite c'est Fribourg première ville de la Suisse française. C'est une ville de trente mille habitants, c'est un pays de riches pâturages : aussi il y a de nombreux troupeaux.

Nous quittons Fribourg et nous arrivons en vue du lac de Genève vers cinq heures du soir. En le contournant, nous apercevons les lumières des habitations qui se trouvent sur chaque bord, il est entouré de hautes montagnes, d'un côté celles de la Savoie et de l'autre celles du Jura. Nous arrivons ensuite à Lausanne, mais il fait nuit et nous ne pouvons voir la ville, après c'est Genève le but de notre voyage pour la journée.

Il est sept heures quand nous arrivons, nous avons passé vingt-sept heures en chemin de fer. Des gendarmes suisses, habillés exactement comme les nôtres, nous conduisent souper dans un hôtel désigné pour nous. Là, on sépara les hommes des femmes pour passer la nuit ; c'est dans un théâtre que nous couchons sur des paillasses.

**Le 23 janvier 1915, départ de Genève
à 7 h 00, puis arrivée à Bons**

Le lendemain, au point du jour, on nous conduisit prendre le tramway pour aller à Annemasse, première ville française. Il n'y a que six kilomètres entre ces deux villes, entre les deux nous traversons un coin du lac. Annemasse est une jolie ville de trois mille âmes, nous y arrivons à huit heures du matin et comme nous

n'avons encore rien pris depuis la veille, nous déjeunons au buffet de la gare. Après on se met à la recherche de nos baluchons arrivés par le train, enfin on finit par retrouver son bien, pour moi croyant bien faire je mets les nôtres dans le fourgon d'un train en partance pour Annecy que nous devons prendre. Mais comme les femmes ne devaient arriver que par le deuxième convoi de tramway, je restai sur le quai attendant que ma femme arrive, aussi quand nous nous sommes retrouvés, le train d'Annecy était parti avec nos bagages et une grande partie de nous autres, que nous ne devons plus revoir.

Nous, nous prenons le train se dirigeant vers Thonon et Evian-les-Bains ; nous passons à Saint-Cergues première station et Machily puis Bons-saint-Didier. Arrivés là, on fit descendre une soixantaine de personnes tandis que le reste des voyageurs continue sa route. Nous nous trouvions avec Angèle dans ceux qui étaient descendus à Bon.

Là, se trouvait un monsieur qui demandait si, dix-huit d'entre nous veulent le suivre, à côté un autre en veut trente, nous comprenons que nous sommes arrivés à destination. De la gare à Bons-saint-Didier, il y a cinq cents mètres. Aussitôt arrivés, on nous conduit dans les chambres que nous devons occuper. Bons est un charmant pays au pied des monts Voirons, il y a environ mille habitants, il ressemble beaucoup aux habitations suisses, il s'y fait un grand commerce car c'est un centre.

Dans l'hôtel où nous sommes descendus, nous sommes bien logés et nourris, nous ne savons pas pour combien de temps nous y serons, j'oubliais de dire que nous avons du vin au repas de midi et du soir, le matin café au lait, je me suis rétabli assez vite avec ce régime. Tous les jours, en compagnie des autres hommes, nous sommes quatre Albert Peltier d'Essey, Nicolas de Remenonville et un de la Meuse. Nous faisons une promenade dans les environs pour voir le pays. Les villages ne sont pas rassemblés comme chez nous, il y a des habitations partout, il s'en trouve jusqu'en haut des montagnes. Il y a des enfants qui font près d'une heure de chemin pour aller à l'école. Partout où nous allons, c'est la même chose, ce n'est que des prairies, leur principale récolte c'est le foin, aussi ils ont beaucoup de bêtes à cornes, on y trouve beaucoup de vaches et des belles car ils les soignent très bien.

Remerciements :

Merci aux membres de la famille RAUX Patrick, Gérard et Jean, petits-enfants de Camille, pour le prêt de ce carnet.

Transcription et commentaires :

Jean-Claude BIGUET

Gérald PETITJEAN

Marc ROLIN

Frédéric STEINBACH



Décédés à Essey (Source : Cahier de M. MARTIN, maire d'Essey-et-Maizerais de 1914 à 1918)

VIÉVILLE Joseph, 24/09/1914, domicile
VIÉVILLE Françoise, 28/09/1914, domicile
DIDIER Nicolas, 01/10/1914, domicile
CARÈME Victorine (82 ans), 08/10/1914, chez veuve Broguet
JANIN Nicolas, 09/10/1914, église
BERTIN Zélie, 10/10/1914, église
LELIÈVRE Catherine (82 ans), 14/10/1914, domicile
BARÉ Isidore (72 ans), Saint-Baussant, 15/10/1914, église
FLOQUET Catherine, Maizerais, 20/10/1914, église
PELTRES Charles (67 ans), 24/10/1914, église
LALLEMAND Léonie (76 ans), Saint-Baussant, 24/10/1914, église
BERTHELOT Delphine (68 ans), 25/10/1914, église
PRATIQUE Marie (75 ans), 26/10/1914, domicile
MELLOT Georges (6 mois), Lahayville, 26/10/1914, église
MARTIN Philomène (77 ans), Saint-Baussant, 26/10/1914, chez Adam
FERVILLE Sigisbert (82 ans), Saint-Baussant, 09/11/1914, église
LAUMONT Auguste (73 ans), 19/11/1914, chez Messin
CARÈME Joseph (67 ans), 21/11/1914, chez Messin
LOUSTE Eugène (54 ans), 21/11/1914, chez Messin
DEMEMI Eugène (70 ans), Maizerais, 25/11/1914, chez Messin
ADAM Joseph (75 ans), Maizerais, 27/11/1914, chez Messin
ADAM Emile (60 ans), 11/12/1914, chez Mme veuve Adam
GROSDIDIER Anastasie (68 ans), 12/12/1914, domicile
TASSIN Théophile (76 ans), 13/12/1914, chez Messin
LEPRINCE Adeline (66 ans), 5/02/1915, domicile
BONNAIRE Augustine (82 ans), 14/03/1915, domicile
PÊCHEUR Auguste (73 ans), 23/08/1915, chez Messin



Monument situé dans le cimetière d'Essey en mémoire des civils morts durant la Grande Guerre (Photo : Gérald Petitjean)



Mme Claudin et ses deux enfants entourés de soldats allemands, photo de mars 1915 prise devant la cantine. Mme Claudin parlant l'allemand n'a pas été évacuée afin de servir de traductrice entre les autorités allemandes et les quelques habitants d'Essey restés au village (collection M. Rolin)

Photo aérienne d'Essey, prise à 4000 m d'altitude par l'armée américaine le 25 juin 1918, montrant les nombreuses destructions du village (collection F. Steinbach)

